

# S E M A I N E

no. 28  
Ville de Rennes  
Stadt Erlangen

4

5

0

4

VOYAGEUR UNIVERSEL





# Journal de voyage

DANIELLE ROBERT-GUÉDON

Erlangen. Le nom est beau, il résonne entre langue et ange. Sa consonance est évidemment plus douce que celle de Nuremberg, à quelques kilomètres. David m'avait parlé d'un projet d'exposition là-bas. J'avais répondu impulsivement que je les accompagnerais volontiers.

Erlangen fait partie de ces destinations auxquelles je n'aurais jamais songé mais je n'ai guère d'imagination en la matière. En toute occasion, le « pourquoi pas » l'emporte, il suffit. Avec, bien sûr, l'argument facile qu'une occasion ne se refuse pas et que tout est bon pour ne pas mourir idiote. Ne pas mourir encore.

Juillet 2004.

Nous sommes neuf, nous partons pour l'Allemagne. C'est, pour ma part, la première fois que je m'y rends et je repousse de toutes mes forces les préjugés qui m'ont fait contourner ce pays jusqu'à aujourd'hui. En outre, la crainte perpétuelle d'un accident transforme mon « pourquoi pas » antérieur et léger en un pourquoi auquel je n'oppose même plus l'idiotie qui me guette.

Pour ne pas être accablés de chaleur, ils ont décidé de voyager de nuit, les deux voitures se suivant, chacune équipée d'un talkie-walkie qui les enchante. Denis prend le volant en habitué des nuits blanches. Il vient d'en passer deux, une troisième ne lui fait pas peur. Je prends place à ses côtés, il me parle de bleu indigo, de marins pêcheurs s'adonnant au crochet, de la belle et intelligente Hildegarde de Bingen dont il voudrait visiter le monastère. La nuit tombe, un peu de chauffage est nécessaire dans la voiture. Nous filons sous un ciel renfrogné, nous évoquons Dürer, un dodécaèdre et quelques outils, je sais presque tout de lui.

Pause sous les néons d'un bar, tous les neufs en cercle. J'observe ceux que je ne connais pas encore, ils vont contribuer au hasard heureux.

Nous reprenons la route, David a remplacé Denis au volant. Moi toujours devant, fouillant

l'obscurité, les arbres noirs à droite, le profil concentré du conducteur à gauche. Je lui dis apprécier l'aisance qu'il manifeste, la constance avec laquelle il suit l'autre voiture. Il sourit, il n'a son permis que depuis trois mois, d'une main il attrape le talkie-walkie :

« – Vous êtes sûrs qu'on est sur la bonne route ?

– Non, mais c'est tout droit. »

Je m'assoupis, curieusement rassurée : oui, c'est tout droit, d'une frontière à l'autre, sous le même quartier de lune, les mêmes nuages menaçants, sur le même bitume. La ligne de partage est invisible, seulement un ralentissement pour passer devant le bâtiment de douane désert mais vingt mètres suffisent pour que le jour devienne *Tag*. Mystère pour moi jamais élucidé que celui des langues étrangères.

Le jour ici se lève une bonne heure plus tôt qu'en Bretagne. Je vois défiler pins, bouleaux et chênes. Peu de cultures, pas de pâturages mais nous avons eu dans la nuit la vision d'un immense complexe sidérurgique, mille lumières dessinant des vives.

C'est un dimanche à Erlangen et il pleut. Rues correctement bordées de trottoirs au carré, maisons ensommeillées. Le seul café ouvert s'appelle *La Brasserie*, en écriture anglaise sur fond bleu, blanc, rouge. Derrière les vitres, la poste est jaune, de ce jaune attendu et rassurant, plus emblématique que celle de Rennes photographiée par David. Nous commandons cafés et croissants. Dans les toilettes, parmi les graffiti, cette phrase : « *Die Wahrheit steckt in meinem Bett.* » Traduction approximative, la vérité est dans mon lit. Hâte de la trouver, cette fichue vérité, d'autant que la chambre est claire, le lit fait de blanc. Murs pâles et large fenêtre donnant sur de hauts arbres, mobilier de bois massif. De bonnes proportions faites à leur carrure, du moins à celle des quelques habitants aperçus, marchant le long des rues piétonnes, s'arrêtant docilement aux feux rouges pour attendre le passage d'invisibles voitures avant de reprendre leur déambulation sous la pluie. Regardant avec étonnement notre groupe désordonné traverser la chaussée sans souci du signal érubescence. Plus d'une fois, durant le séjour, j'ai eu le sentiment que nous devions leur apparaître comme des Méditerranéens avec force gestes et volubilité. On est sans doute toujours du Sud pour quelqu'un d'autre. Mais les Inuits ?

En ce dimanche, Erlangen somnole comme toutes les villes de province, l'ennui y suinte comme partout. Dans le jardin public, des familles tournent autour de la fontaine des Huguenots érigée par les Français en 1706 pour remercier le margrave de Bayreuth, leur protecteur. Remerciement tout d'arrogance et de laideur, un empilement de figures à peine dégrossies que la ville a bien du mérite à supporter.

Quoi qu'il en soit, la femme qui nous reçoit dans le restaurant où nous entrons ne semble pas nous en tenir rigueur. Elle sourit, nous dresse une table. Étrangeté et familiarité mêlées. Sur le menu, nous tentons de repérer quelques mots allemands. J'entends Denis expliquer que sa seule préoccupation en peinture est l'apprêt, donc l'avant. Jérôme et David (j'ai dû perdre le fil de la conversation) se demandent ce qu'est véritablement un demi-frère et dans quel sens, longitudinal ou transversal, il faut envisager la coupe. Comme s'ils parlaient d'une frontière floue imputable à des

accidents de terrain. Sébastien s'interroge sur l'opportunité d'un mur blanc ou d'un mur peint pour accrocher des œuvres. Depuis combien de temps Julie est-elle en France ? Un mois, sans doute, puisque Jérôme énonce, songeur, qu'il aimerait disparaître durant ce laps de temps. On le rassure, pour un artiste, ce n'est pas difficile de disparaître, et souvent pour plus de temps qu'on ne l'aurait imaginé. Nous adoptons le rythme dominical, reprenons un café. Ils parlent encore de leurs ateliers à Rennes, rue Poterie. Qu'ils y vivent ou qu'ils y soient passés, ils s'y raccrochent comme pour vérifier la solidité d'un harnais de sécurité avant de poursuivre l'escalade. S'en défendraient si je le faisais remarquer. Je veux bien ne retenir que l'anecdote du voyeur rôdant dans le voisinage, vêtu d'un short vert brillant, torse nu, se cachant dans les buissons sous prétexte de retrouver son chat. J'aime assez l'idée de devoir se dissimuler pour observer les artistes à l'œuvre. Et d'arborer un vert brillant ou toutes autres couleurs à défaut de les hisser.

Ici, dominante rouge du cœur de la ville. Tuiles des toits, géraniums aux fenêtres et, les jours de marché, bannes rouge et blanc couvrant les étals. Toutefois, faibles pulsations dues peut-être à l'encombrement des artères : murs épaissis par des dizaines de poubelles, de solides réceptacles bien clos d'où rien ne suinte. Rappel d'un tri incessant et subtil.

L'objet du voyage se précise le soir même dans un restaurant italien où nous sommes invités par les organisateurs de l'exposition. Longue tablée à laquelle on boit du vin blanc de Bavière et du vin rouge de Bordeaux. On partage avec les voisins l'inévitable bavardage commun qui ricoche telle une petite boule de flipper malmenée... Plusieurs de nos hôtes parlent très bien le français. Quant à nous, un peu de charabia germano-anglais parsemé de *grazie*, voire de mille *grazie* à l'adresse du restaurateur. Julie, notre Canadienne française, s'exprime à merveille. Elle a un rire polyglotte. À mes côtés, Julika, parfaitement bilingue, me donne l'impression de très bien comprendre l'allemand.

Juillet 1887. Le premier livre en espéranto est publié. Lejzer Ludwik Zamenhof a inventé cette langue qu'il veut universelle : mots communs aux principales langues européennes, seize règles grammaticales de base, jamais d'exceptions. Zamenhof... Je m'aperçois aujourd'hui seulement que Bernard Lamarche-Vadel a donné ce nom à la ville de son roman *Tout casse*. Voilà à quoi me servent les voyages, à procéder par allers-retours, à mêler temps et lieux. Après tout, *Voyageur universel* est le titre de l'exposition.

Lundi matin.

Nous pénétrons dans le palais Stutterheim situé sur la place du marché. En haut des marches, porte épaisse à double battant ouvrant sur une salle circulaire où alternent niches et pilastres aux motifs de biscuit. Sur la gauche, longue enfilade de petites salles qu'ils vont se répartir. Nous les arpentons lentement. Seule certitude, la salle réservée à Emmanuelle, qui n'a pu nous accompagner à Erlangen. Pour le reste, il faut tenir compte de tant d'aléas qu'une réflexion s'impose, soutenue par du café. À midi, une salle est attribuée à Jérôme mais c'est déjà l'heure du déjeuner.

Déballage des œuvres et déploiement.

Tu choisis quelle salle ?

J'attends que tout le monde soit installé.

Personne ne veut aller dans la salle du fond ? C'est pourtant la seule où l'on respire.

La circulation est compliquée.

Il faut pouvoir lire dans les deux sens.

Tu penses qu'un socle serait mieux ?

La valise au sol, c'est bien : on pose les valises...

Bon, alors, je commence ?

Vous croyez que je pourrai faire le noir complet ?

Ce qu'il faut éviter, c'est la scénographie.

*Ya, natürlich...*

L'étagère est vraiment une mise en volume du mur, mais à condition qu'elle ne soit pas seule.

Je pourrais mettre une tête là, une autre ici...

Pourquoi tes lacets se défont-ils toujours ?

Parce que j'ai pris des seize trous, j'avais peur que les douze trous soient insuffisants. Maintenant, si je les coupe, ça va s'effiloche.

On fait le point ou on continue ?

Moi, je prendrais bien un café.

La première salle n'est pas mal... Un peu vide, non ?

Si tu regardes bien, *guns and roses*, c'est rock and roll.

... ce mec, c'est le seul qui possède des bécanes pour broyer le porphyre...

Tu vois, si t'allais par là... ça ramènerait... un peu de...

Non, il y aurait redondance.

Tu n'exagères pas un peu ?

Avez-vous besoin de matériel ?

Oui, des flacons.

Comment dit-on flacon en allemand ?

Vous en êtes où ? ça fait un quart d'heure que je cherche un marteau.

Tu l'alignes ou tu centres ?

C'est idiot de mettre des chevilles dans un panneau de bois, ça ne sert à rien.

Aligner sur le *gun* ?

L'alignement, ça me plaît.

Je m'échappe.

Les rues sont un peu plus animées, ça tintinnabule à tous les croisements. Les Allemands de tous âges sont des cyclistes acharnés. L'usage d'une petite remorque bâchée est courant pour transporter légumes, chiens ou enfants. Ils sont tous calmes et sérieux : mais comment s'esclaffer tout en pédalant ?

Je flâne.

Dans le magasin Müller, j'achète un crayon baguette magique, unique de son espèce, à l'évidence destiné à Emmanuelle, qui sait si délicatement broder des injures sur des rubans.

Je reviens au palais Stutterheim. La disposition de plusieurs œuvres a été modifiée, ça les réjouit beaucoup et n'empêche pas leur questionnement sur l'interrelation des œuvres.

Et l'opportunité de socles qu'ils sont prêts à fabriquer et peindre, simplement pour juger de l'effet.

Quant à la vitrine, elle n'a toujours pas de place définitive. Denis semble avoir une idée bien arrêtée sur le mobilier en tant que conception de l'immobilité...

Appel au secours déchirant : « Nicolaaaas ! » Ce n'est que Julie faisant des essais pour le son de sa vidéo.

Les photos d'Yves sont accrochées, c'est encourageant. Non. Un des Allemands vient voir où nous en sommes. À l'aide d'un doigt posé à l'horizontale sur son ventre proéminent qu'il avance contre le mur, il vérifie la hauteur de chaque photographie : c'est trop haut, c'est trop bas. C'est sans doute ce qu'on appelle avoir le compas dans l'œil et le sens de la mesure dans les tripes.

Mardi.

Gros titre des journaux allemands : la France est antisémite.

Seule chose que je comprenne. Que s'est-il passé ? Je ne cherche pas à obtenir de traduction. À notre retour, nous apprendrons le récit mythique de Marie L., sa supposée agression dans le métro. Par ailleurs, rien sur le Tour de France et les fameux paysages. Ah ! ces vues d'hélicoptère sur nos belles régions.

Mais faut-il ou non poser du papier blanc sur les étagères de la vitrine ?

Jérôme est invisible depuis des heures ; la tête dans le sous-plafond, il effectue des branchements électriques.

Au milieu d'un monceau de papier adhésif, Jean-Marie transforme le couloir du fond, incluant dans son travail la lumière verte de l'issue de secours et le rouge de l'extincteur.

Julie continue d'appeler Nicolas à grands cris. (« Elle nous gonfle, Julie », dit quelqu'un.)

Yann a déjà peint deux Schwartzkopf au pochoir. David met une dernière couche de blanc sur le socle destiné aux bracelets d'Emmanuelle.

Denis extirpe délicatement de ses boîtes des boutons de nacre. Bretons, précise-t-il. Puis un broyeur à lapis-lazuli et une sorte de cube rouge en pâte molle : « La croûte de Babybel, m'explique-t-il, c'est nickel pour les tirages bronze. »

C'est fou ce que j'apprends avec eux. Et, en premier lieu, à garder mon calme. Force est de constater que rien n'est prêt mais je comprends qu'ils aiment à se mouvoir dans une apparente vacuité. Il faut que le temps les talonne. J'admire leur sens du détail, leur refus de la précipitation, leur goût pour la fébrilité. Le dandysme avec lequel ils considèrent le déroulement des heures, le sérieux de leurs facéties. Bref, l'esprit de corps dont ils font preuve : ils tiennent à la concordance autant qu'à la

simultanéité, se plaisent à partager l'enfermement dans l'enfilade des salles. Et, chaque soir, dans le restaurant italien, chinois ou espagnol, dans cette auberge dont on n'est pas sorti, ils sont prêts à recommencer l'accrochage, à tout chambouler, avec une humilité remarquable.

Mercredi.

Dernier jour à Erlangen, dernières heures avant le vernissage. Il est urgent de se rendre à Nuremberg. Urgent de nous arrêter devant un Cranach, un Dürer, un Rembrandt. De ne pas manquer l'exposition consacrée à Suttnar. Urgent de confronter en terrasse quelques émotions.

À notre retour, Jérôme décide de rapprocher ses photographies, Yann de gonfler la coiffure d'un Schwartzkopf. Il faut encore photographier l'installation, scotcher les fils sur le sol, prendre une douche, imprimer le plan de l'exposition. Déjà le traiteur arrive et tout se met en place. Si nous n'avions pas voulu accorder une importance excessive à la date, les Allemands le font pour nous : une jeune femme accroche sur les rampes de l'entrée des bouquets en crépon, dispose des serviettes sur les tables et pique de petits drapeaux tricolores sur les toasts. Bleu, blanc, rouge en notre honneur. C'est le 14 Juillet en France et, ce soir, à Erlangen. Soit, nous allons fêter ensemble la prise de la Bastille et l'occupation du palais Stutterheim.

Il faut, pour les discours, couper le son de *La Raison de l'âge*, la vidéo d'Yves installée dans la rotonde, mais c'est elle, ensuite, qui ouvre le bal. Grinçante, loin des flonflons. Violente comme la révolution qu'elle décrit, celle des âges.

Yann a investi la salle d'accueil. Rigueur et clin d'œil mêlés, indissociables sur les écrans. Celui de l'ordinateur où des couleurs organisent l'ordre d'une bibliothèque et celui de la vidéosurveillance pointée sur la porte extérieure, près des toilettes. L'effigie de la marque capillaire (en fait, le profil de Yann) veille au-dessus du lavabo. La même s'est imposée dans la salle suivante, seule sur un mur face aux végétaux acérés d'Yves, et en contrepoint du revolver. Cactus, arme et profil noir. Oui, la révolution aussi est universelle, on reconnaît ses attributs.

Pour calmer le jeu, en apparence, Jean-Marie nous berce d'illusions, celles des couleurs géométriquement distribuées, imposées tout autant que les verticales noires du code-barres peint par Yann, que les lignes de la façade postale photographiée par David.

On pourrait croire, en avançant, qu'un léger zéphyr tropical saurait adoucir les angles. De fait, les rubans pendus frémissent et les bracelets emperlés parlent de membres déliés. Bien sûr, mais à condition de fermer les yeux sur les mots créoles et définitifs dont les Noirs martiniquais affublent les Blancs. Ils les traitent, beau renversement. L'étoile en néon de la baguette magique, sa lumière rose, ne parviennent pas à nous endormir : Emmanuelle, photographiée en métisse parvenue, impose le respect. Elle peut bien être absente d'Erlangen, elle nous rappelle à l'ordre (au désordre) de l'esclavage. Un autre Schwartzkopf discret confirme l'éternel balancement entre soumission et rébellion.

Ce qu'Emmanuelle murmure, Julie le crie en boucle, ligotée et suspendue à une patère. Elle attend la délivrance, appelle Nicolas qui ne vient pas. Au début, c'est assez comique : elle est projetée



grandeur nature sur le mur, comme épinglée, les pieds à dix centimètres du sol, on se dit qu'il suffirait d'un rien pour qu'elle se libère. Mais ça dure, autant que la servitude consentie, et Julie ne fait plus rire.

On est presque soulagé d'accéder à un ailleurs solide, tout inventaire et répertoire, a priori sans état d'âme. Si ce n'est que, chez Denis, grand dessin ou croquis compulsifs, flacons précieux et matières nobles parlent de rareté, de techniques oubliées, de création du monde et de disparition. Là aussi, le Schwartzkopf pointe son nez, tel le diable, toujours où on l'attend le moins.

Qu'à cela ne tienne, il y aura toujours des roses. Mais celles du Thabor, photographiées par David, sont en plein soleil, visées par un *gun* appartenant à Yves, sous un ciel implacable : scène de film noir.

Jean-Marie parvient à établir une transition stridente, forte et pointue, entre le jardin menacé de David et le parcours urbain de Jérôme. Ce n'est pas le moindre de ses mérites. Ses lignes et ses aplats transfigurent le lieu et maintiennent en alerte.

Suivre Jérôme, c'est marcher sur la tête et tourner en rond. L'espace obscur qu'il nous concède ne sert qu'à nous faire rebondir contre les parois quand le sol ne se dérobe pas sous nos pieds. Il n'y a plus de doute, le fil conducteur entre eux tous est une histoire d'équilibre et d'aplomb. Jérôme s'obstine, photographies à l'appui. Si épouser l'obstacle plutôt que le contourner est une posture inconfortable, c'est aussi une manière d'avancer.

Jusqu'à un autre écran, dans le fond du couloir. David a placé là une collision de formes et de couleurs mouvantes, juste avant la dernière salle, la seule à être pourvue d'une fenêtre, mais opaque et fermée. Lumière blanche sous laquelle Sébastien a installé ses constructions. Au mur, une sorte d'étagère prétexte à l'eurythmie, juste répartition des lignes, des pleins et des vides que la présence de livres, plus exactement de l'idée de livres, ne dénature en rien : Yann y a posé des tranches de bois colorées, hommage aux écrits de Donald Judd. Au sol, une valise ouverte contenant un labyrinthe blanc, comme un résumé de l'exposition.

Et je songe à la phrase de Wagner : « La musique commence là où s'arrête le pouvoir des mots. »



Denis Héroult, *Étagère*. AU FOND : Yann Sérandour, *Schwarzkopf II*



Emmanuelle Zérah, *Vous avez du feu ?*



Julie Fortier, « Nicolas, dépêche-toi ! »



Jérôme Gras, *Invert*



David Zérah, *Sans titre*



Sébastien Vonier, *Sans titre*, 2004. Yann Sérandour, *Livres*



Jean-Marie Blanchet, *Sans titre*



Yves Trémorin, *Vegetal et Gun*





Pour le 40<sup>e</sup> anniversaire de leur jumelage, Rennes et Erlangen délèguent quelques-uns des artistes résidant dans l'une ou l'autre ville à la rencontre de regards étrangers. Les artistes allemands seront à Rennes en novembre après que les rennais ont exposé leurs œuvres au palais Stutterheim d'Erlangen cet été. La Ville de Rennes a confié à David Zérah l'initiative d'être accompagné d'artistes auxquels il attribue le terme de voyageur universel, titre de l'exposition emprunté au groupe Air. C'est dire qu'il a fait appel à des artistes pour qui le son et le mouvement comptent tout autant que la couleur et la forme, à des voyageurs ne s'accommodant pas des sentiers battus. Jean-Marie Blanchet, Julie Fortier, Jérôme Gras, Denis Hérault, Yann Sérandour, Yves Trémorin, Sébastien Vonier, David Zérah, Emmanuelle Zérah. [www.voyageuruniversel.com](http://www.voyageuruniversel.com)

SEMAINE / revue hebdomadaire pour l'art contemporain / no. 28 / dépôt légal octobre 2004 / publié et diffusé par Analogues, maison d'édition pour l'art contemporain, 4, rue des Thermes, 13200 Arles, France, tél. 04 90 96 27 65, [www.analogues.fr](http://www.analogues.fr) / abonnement 48 numéros, 105,60 euros ttc / directeur de la publication Gwénola Ménou / conception graphique Emmanuel Leroy / corrections Anne-Laure Guillot / photogravure Terre Neuve, Arles / papier Arctic the Volume 115 g / imprimerie Delta Color, Nîmes / couverture Yves Trémorin « La Raison de l'âge », Yann Sérandour, « Schwarzkopf III » / crédits photographiques Yves Trémorin, Sébastien Vonier et David Zérah / © Les artistes pour les œuvres, l'auteur pour le texte, Analogues pour la présente édition / issn 1766-6465

4 EUROS TTC FRANCE